

5

UN ÉPISODE
DE L'HISTOIRE DE SAINT-NAZAIRE

LES PILOTES

DE SAINT-NAZAIRE EN 1791

PAR

GUSTAVE BORD.

SAINT-NAZAIRE. IMPRIMERIE GIRARD.
rue du Bois-Savary.

1883

486

LES
PILOTES DE SAINT-NAZAIRE

UN ÉPISODE
DE L'HISTOIRE DE SAINT-NAZAIRE

LES PILOTES

DE SAINT-NAZAIRE EN 1791

PAR

GUSTAVE BORD.

SAINTE-NAZAIRE, IMPRIMERIE GIRARD.

1883



LES PILOTES DE SAINT-NAZAIRE

EN 1791.

Dans la nuit du 22 au 23 décembre 1791, par une tempête effroyable, un navire de commerce de Nantes, « *Les Deux Jeunes Frères*, » capitaine Auger, venant d'Amérique, avec une riche cargaison, échoua à l'entrée de la Loire, à Chemoulins. Quelques hommes de l'équipage se sauvèrent sur le canot du bord et vinrent annoncer aux habitants de Saint-Nazaire que quarante-et-un de leurs compagnons restaient

encore sur le pont, battu et broyé par les vagues. Il était impossible d'aller les secourir, l'obscurité était complète. On les croyait perdus ; mais cependant on n'avait pas abandonné tout espoir. Rassemblés sur la batterie, les vaillants pilotes de la Loire attendaient le jour, fouillant la nuit sombre avec anxiété. La foule d'abord bourdonnante demeurait silencieuse à mesure que la nuit devenait moins noire, et à chaque nouvelle rafale passant comme un glas funèbre sur les têtes courbées, l'on entendait murmurer la prière des agonisants.

Le jour paraît enfin. Les vieux matelots se regardent et se comprennent. Aucun d'eux n'en était certes à son coup d'essai ; mais l'attente a été longue, on est transi par le froid ; la femme et les enfants sont là... jamais la mer n'a été si terrible, et le navire est bien loin... bien loin.

On regarde instinctivement les chaloupes qui se sont réfugiées derrière le grossier enrochement qui sert de jetée ; elles se choquent violemment les unes contre les

autres... Un homme sort de la foule et se dirige vers le port. Il a dit : Allons, et tous répètent comme lui, allons. Celui qui s'est ainsi offert pour sauver ses semblables, Christien est un homme d'une quarantaine d'années, il a une femme, cinq enfants, mais qu'importe ! chez ces âmes fortement trempées le courage est une habitude, le dévouement un devoir ; il descend dans sa chaloupe croyant faire la chose la plus simple du monde ; il demande quatre hommes de bonne volonté, tous se présentent et en tête un jeune élève pilote, Pierre Christien, son frère, père de famille comme lui. Le vieux matelot se retourne un instant, passe le revers de sa main sur ses yeux et brutalement : « Mille sabords vas-tu embarquer ?... » Il désigne ensuite René - Guillaume Perret, Jean - Baptiste Loyseau et Joseph Bernard. Ces trois au moins n'ont ni femme ni enfant. En quelques instants la chaloupe est parée, le vieux Christien est à la barre, les autres sont aux manœuvres. Le frêle bateau sort d'abord lentement, balancé dans tous les

sens par un remous violent ; mais lorsqu'il a dépassé les dernières pierres de la jetée il a le vent debout : il bondit furieusement disparaissant entre les vagues pour reparaître de temps en temps sur leurs crêtes, tombant sur le flanc comme un animal blessé, pour se redresser et tomber encore. Lorsqu'il s'engloutit dans les flots déchaînés, ceux qui sont sur la grève regardent le cœur serré, le souffle suspendu. Il a disparu... il émerge brusquement.

Dans ces terribles moments la foule semble n'avoir qu'une même respiration et qu'une même vie suspendue aux lèvres haletantes de ceux qui la composent.

La chaloupe passe devant la chapelle de l'Espérance ; entre deux vagues on voit les matelots à genoux le bonnet à la main. Tous les spectateurs les imitent. Au milieu de la foule une femme tient un enfant en bas âge, elle est restée debout, hébétée, elle a regardé jusqu'ici sans comprendre ; tout-à-coup, elle pousse un sanglot et tombe à terre en faisant un signe de croix : « Mon

pauvre homme... mon pauvre homme... » murmure-t-elle. Malgré sa douleur on voit briller dans ses yeux une noble fierté. Est-ce que ce sentiment n'existe pas chez toutes les femmes, dans de pareilles circonstances ; elles souffrent, elles pleurent ; mais elles comprennent que leur douleur est sainte et respectable ; elles se disent à elles-mêmes avec orgueil : « Cet homme, qui affronte si bravement la mort pour sauver ses semblables, c'est mon mari, c'est mon fils ! » Puis elles croient... N'y a-t-il pas là-haut, là-haut, un endroit où la veuve, en cheveux blancs, ou la mère éplorée, retrouvent le matelot perdu dans les goëmons !...

Après une lutte acharnée avec la tempête et un vent contraire, la chaloupe accoste enfin le navire, et les matelots embarquent les naufragés. Trente hommes sont déjà descendus ; mais le bateau ne peut en contenir davantage sans compromettre la vie de ceux qui le montent. Les uns veulent les prendre quand même ; les

autres, égarés par la frayeur, les repoussent et les empêchent de venir les rejoindre. Les amarres sont brisées, et onze malheureux sont abandonnés sur le navire. Les pilotes leur font un signe d'espérance et s'éloignent emportés par la rafale. La chaloupe, trop chargée, s'engage dans la lame et gouverne péniblement. Au mois de décembre les jours sont courts. Il faut à tout prix gagner le port avant la nuit, ou la mort est certaine. Plusieurs matelots abrutis par la lutte se regardent avec des yeux féroces. Profitant d'un instant d'accalmie, Christien met à la cape et parvient à déposer quelques hommes à Saint-Marc. La mer trop furieuse en se brisant sur les rochers escarpés l'oblige à s'éloigner.

Suffisamment alléger, il se dirige sur Saint-Nazaire, car il est trop tard pour retourner au navire.

Pendant ce temps, des groupes parcouraient la côte, attendant les braves pilotes. A la nuit tombante, la chaloupe apparaît tout à coup, filant grand largue avec une

vitesse vertigineuse. En peu de temps, elle arrive dans le petit havre, où l'on débarque les matelots engourdis par le froid et par la fatigue.

Christien et ses compagnons ne considèrent pas leur tâche comme terminée ; ils veulent aller chercher ceux qu'ils ont été contraints d'abandonner ; mais la chaloupe a souffert, la nuit est venue, cela est impossible... Les habitants de Saint-Nazaire s'arrachent les naufragés ; c'est à qui leur offrira des secours. Christien recueille chez lui ceux qui ont le plus souffert et veille la nuit auprès d'eux. Le lendemain, à l'aube, il est le premier sur la grève, mais il tombe épuisé ; malgré ses protestations, on le conduit auprès des siens. René Perret et Joseph Bernard n'ont pas pu se lever. A défaut du vieux Christien, son frère s'embarque avec Jean-Baptiste Loyseau, Jacques Berthaud, Guillaume Robert et François Lefebvre.

La mer était toujours très agitée. Ils arrivent néanmoins près du navire ; ils ap-

pellent, ils crient, sans obtenir de réponse ; ils hésitent : doivent-ils partir ou monter à bord voir s'il y a encore quelqu'un à sauver ? Dans l'incertitude , faut-il risquer la vie de ceux qui vont visiter le navire dont le tillac est à chaque instant balayé par la lame ? Guillaume Robert et Pierre Christien grimpent sur le pont avec une agilité incroyable et trouvent les onze matelots étendus inertes dans la cale. Par un prodige de sang-froid , de force et d'adresse, ils parviennent , à l'aide de cordages , à les embarquer sur la chaloupe , puis descendent eux-mêmes. Pierre Christien arrive sain et sauf ; Guillaume Robert a le pied broyé entre les deux bateaux ; sa blessure est grave ; à partir de ce jour il fera partie des invalides de la marine. « Onze personnes me doivent la vie, dit-il, » ça vaut bien une de mes jambes. » On rentre à Saint-Nazaire, tout l'équipage des *Deux Jeunes Frères* est sauvé.

Mais les courageux marins de Saint-Nazaire trouvent qu'il leur reste encore un

devoir à remplir : la cargaison est à bord et l'équipage est sans ressources.

Le 26 décembre, Christien, accompagné du capitaine du navire submergé et de trois pilotes Jean Hervé, Pierre Lecou et Bertin, retourne au navire. Ils constatent que la cargaison est perdue, mais ils sont assez heureux pour sauver la caisse du capitaine. Elle contenait dix-huit mille livres qui permirent de subvenir aux besoins de l'équipage.

Des actes de dévouement de ce genre ne furent pas rares à Saint-Nazaire s'il faut en croire la tradition ; jamais un navire ne demanda en vain du secours aux braves habitants de ce modeste village. Mais il n'existe peut-être pas dans les annales du sauvetage l'exemple d'un acharnement aussi héroïque (1).

(1) D'après le *Moniteur Universel* du 40 décembre 1792, n° 345 p. 4465. — Le *Républicain Universel* du 9 décembre 1792, n° 25 p. 100. — Une lettre de Pierre Martin, rece-

Saint-Nazaire est aujourd'hui sur le point de devenir une grande ville et les marins de son port suivent l'exemple de leurs aïeux ; car il n'y a pas d'années vides, dans son livre d'or, du courage et du dévouement de ses enfants.

veur des Domaines à Saint-Nazaire, du 26 Octobre 1793 ; — Une lettre de la municipalité de Saint-Nazaire, 19 décembre 1792, et le Rapport de Johannot, député du Haut-Rhin à la Convention nationale, le 8 décembre 1792, rapport publié dans ma brochure : *Le Patriote Bournonville*.
